Sémir Badir*

La typologie sémiotique des modalités. Une mise au point

<https://doi.org/10.1515/sem-2018-0123>

Résumé: On enquête dans cet article sur le concept de modalité comme il a été élaboré dans la théorie sémiotique, distinctement des approches linguistique et logique, à l'instigation d'A. J. Greimas, puis largement employé dans l'analyse des textes. Si la modalité répond tout d'abord de la possibilité de présence d'un verbe modal (*pouvoir, vouloir, savoir*), bientôt l'effort théorique des sémioticiens a tendu à rendre compte des différentes modalités au moyen d'une structure sémantique. L'exposé de cinq travaux poursuivant cet effort de systématisation (Rengstorff. 1976. Pour une quatrième modalité narrative. *Langages* 43. 71–77 ; Greimas et Courtés. 1979. *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris: Hachette ; Greimas et Fontanille. 1991. *Sémiotique des passions*. Paris: Seuil ; Fontanille et Zilberberg. 1998. *Tension et signification*. Liège: Mardaga ; et Fontanille. 2003 [1999]. *Sémiotique du discours*. Limoges: PULIM) nous permettra de proposer, dans un premier temps, un bilan. On remarquera, dans un second temps, que les extensions et justifications successives n'ont pas toutefois été sans introduire des contradictions dans la conception théorique de la modalité. Nous mènerons alors les développements nécessaires en vue d'une définition plus raisonnée du concept de modalité et d'une refonte générale du système des modalités.

Mots-clés : modalité, mode d'existence, énonciation, action mentale, subjectivation, structure sémantique

Abstract: This paper explores the concept of modality as it has been elaborated in French semiotic theory, distinctively from linguistic and logical approaches, at the instigation of A. J. Greimas, then widely used in text analysis. If modality originally refers to modal verbs (such as *pouvoir, vouloir, savoir* in French), soon the theoretical effort of semioticians has tended to assemble the different modalities into a semantic structure. As a first step, the work of five different authors (Rengstorff. 1976. Pour une quatrième modalité narrative. *Langages* 43. 71–77 ; Greimas et Courtés. 1979. *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris: Hachette ; Greimas et Fontanille. 1991. *Sémiotique des passions*.

*Corresponding author : Sémir Badir, Semiotics and Rhetoric, Université de Liège, 3 place Cockerill, Liège 4000, Belgium, E-mail : semir.badir@uliege.be

Paris: Seuil ; Fontanille et Zilberberg. 1998. *Tension et signification*. Liège: Mardaga ; et Fontanille. 2003 [1999]. *Sémiotique du discours*. Limoges: PULIM) will provide an opportunity for a general overview of the achievements of this undertaking. It will be noted however, as a second step, that consecutive extensions and justifications have not been without introducing contradictions in the theoretical conception of modality. The necessary developments will consequently be offered with a view to producing a more reasoned definition of the concept and a general revision of the semantic structure of modalities.

Keywords : modality, modes of existence, enunciation, mental act, subjectivation, semantic structure

On se propose ici de reprendre la question des modalités en sémiotique. Celle-ci inclura une question regardant *la* modalité, son concept et sa définition, mais on sait que ce concept est resté très largement sous-pensé – pas seulement en sémiotique – au profit de la variété de ses espèces, *les* modalités, soit qu'on ait en vue leur distribution catégorielle – modalités *aléthiques*, *ontiques*, *déontiques*, etc. – ou qu'on cherche à rendre compte de prédicats modaux jugés fondamentaux – ordinairement, il s'agit de *pouvoir*, *vouloir*, *savoir* et *devoir* – par des critères sémantiques. De fait, la question de la modalité semble assez difficile et n'apparaît souvent que lorsqu'on cherche à poser les limites de sa variété. Aucun consensus n'existe à ce sujet entre les linguistes, d'autant que ceux-ci ont évidemment constaté que les modalités ne s'expriment pas de la même manière selon les langues et ne trouvent pas partout, selon l'offre lexicale et les tournures syntaxiques figées, les mêmes distinctions sémantiques. Il est dès lors prévisible que la modalité soit diversement conçue en fonction de l'extension que l'on fixe à son domaine de manifestation. Ceci vaut pour l'étude des langues mais trouve à se reproduire dans l'étude d'autres objets sémiotisables.

Le présent article présentera un bilan – où en est-on sur cette question en sémiotique ? – à partir duquel il s'agira de repérer les points aveugles qui ont nui à la conception de la modalité et de proposer des révisions sur quelques points théoriques relatifs à la typologie des modalités.

1 Entre linguistique et logique

Pour commencer, il convient de dire quelques mots permettant de situer la démarche des sémioticiens sur la question des modalités. Comme cela est

arrivé bien souvent dans leur histoire intellectuelle, les sémioticiens ont pris le relais de chercheurs de deux autres disciplines, la linguistique et la logique, lesquelles avaient campé des positions assez tranchées, même si des recoupements demeurent possibles – et c'est heureux – entre leurs descriptions respectives.

Les linguistes cherchent à rendre compte d'une série hétérogène de formes linguistiques en fonction d'une modélisation sémantique. Ce biais sémantique constitue pour eux un écart de conduite : d'habitude, les formes linguistiques trouvent dans leur morphologie et leur comportement syntaxique les distinctions nécessaires à leur description. Cependant, comme la comparaison entre les langues a montré que des formes tout à fait distinctes, tels par exemple une tournure syntaxique avec verbe modal, d'un côté, et une flexion verbale, de l'autre, sont susceptibles, non seulement de signifier la même chose, mais de représenter les moyens linguistiques réguliers délégués à cette signification, il leur a paru pertinent de donner une base sémantique à la description de telles formes. C'est ainsi qu'une typologie de catégories sémantiques est établie afin de servir de base à la description des diverses formes des modalités linguistiques.

L'objectif des logiciens est tout autre. Il consiste à prévoir, en vue des inférences propositionnelles et de leurs règles, divers degrés « modalisant » la portée véridictoire d'une proposition. Ces degrés sont quantifiables (par exemple dans les modalisations temporelles : jamais, une fois, toujours, jusqu'à tant) ou, à tout le moins, qualifiables d'une manière oppositionnelle univoque (comme c'est le cas des modalisations déontiques : obligatoire, interdit, permis, facultatif). L'approche de la modalisation véridictoire est par conséquent strictement déductive ; elle consiste à construire des modalités sous la forme de systèmes logiques, lesquels sont généralement modélisés en fonction du carré logique des oppositions. Il n'arrive donc pas, comme c'est si souvent le cas avec les formes linguistiques, qu'une forme modale logique soit plurivoque ou équivoque. D'ailleurs, pour exprimer les formes modales, les logiciens recourent généralement aux symboles mathématiques, les formes linguistiques étant utilisées comme des paraphrases non contraignantes.

L'objectif (descriptif ou normatif), l'extension du domaine (notamment par l'inclusion ou non du temporel) et l'expression (attestée en langue ou forgée symboliquement) de l'étude de la modalité sont ainsi très nettement distinguables dans les deux disciplines. Le recoupement de l'étude menée respectivement en linguistique et en logique ne concerne finalement que le recours à une base sémantique et quelques figures modales particulières relevant des catégories aléthique et déontique.

La démarche du sémioticien paraît se situer, sur ce sujet comme sur d'autres, à l'entre-deux de celles de leurs prédécesseurs.¹ « À l'entre-deux » ne veut pas dire que les sémioticiens en auraient fait la somme – en tout cas on n'en trouve pratiquement aucune mention dans les travaux de ceux qui se sont occupés de la question – ni d'ailleurs la moyenne théorique – l'objectif de l'étude et l'extension du domaine leur sont spécifiques, comme on aura l'occasion de le constater. Si l'on peut néanmoins estimer qu'ils occupent une position médiane, c'est en raison de leur conduite épistémologique, déductive comme en logique, mais avec une mise en rapport insistante avec l'étude de formes empiriques attestées, comme chez les linguistes, bien que ces formes soient souvent extraites d'un corpus littéraire ou mythologique au lieu d'appartenir au langage ordinaire.

2 Cinq versions graphiques d'une typologie

Les modalités ont été au centre des préoccupations collectives des sémioticiens durant une grosse décennie, débutant avec la préparation d'un numéro de *Langages* spécialement dédié à cette question, coordonné par Ivan Darrault (1976) et réunissant les points de vue de linguistes, de logiciens et de sémioticiens. Au bout du compte, c'est-à-dire dans les années 1980, les développements des sémioticiens sur les modalités sont tels que plusieurs d'entre eux proposeront une théorie modale de la sémiotique plutôt qu'une théorie sémiotique des modalités, tant ce concept semble avoir permis, s'il ne l'a suscité, la singularisation de la pensée.² Les ouvrages qui ont poursuivi cette voie paraissent, à bien des égards, étranges au lecteur d'aujourd'hui ; il s'agit, par ordre de publication, *Essai sur les modalités tensives* de Claude Zilberberg (1981), *Le discours et son sujet* de Jean-Claude Coquet (1984) et, un peu plus tard, *La charpente modale du sens* de Per Aage Brandt (1992). Après cette période, les modalités ne sont pas abandonnées, loin s'en faut, mais leur intégration dans l'appareil théorique de la sémiotique est donnée pour acquise. Les ouvrages de synthèse en donnent des présentations presque à chaque fois différentes mais concordantes sur l'essentiel.

¹ Pour une présentation de la logique modale et de ses origines, voir Ballarin (2017) et pour un historique des approches linguistiques des modalités, voir Gosselin (2010).

² Greimas lui-même n'hésitait pas à noter, en introduction à une étude portant sur le *savoir* et le *croire*, que « la construction d'une grammaire sémio-narrative était depuis longtemps conçue comme l'élaboration d'une grammaire modale » (Greimas 1983: 115).

Comme il ne saurait être question dans un bilan de suivre toutes les pistes théoriques que la conception des modalités aura suscitées en sémiotique, c'est en fonction de cette concordance que l'on poursuivra l'exposé, gageant que c'est à partir d'elle qu'une stabilisation de l'usage et de la définition de la modalité peut être envisagée. Les petites différences de présentation ne seront toutefois pas complètement ignorées car celles-ci se révéleront assez éloquentes pour la discussion théorique.

Cinq présentations graphiques, échelonnées sur vingt-trois ans, serviront de guide. Nous les reproduisons ci-dessous exactement, avec juste ce qu'il faut de complément pour qu'elles soient intelligibles.

La première se trouve dans l'article de Rengstorf (1976: 74) paru dans *Langages* (Figure 1).

Figure 1: La catégorie de la modalisation selon Rengstorf (1976)

La catégorie de la modalisation se subdivise en deux autres catégories, la *compétence* (X) et la *motivation* (Y), chacune d'entre elles faisant l'objet d'une seconde subdivision régie par la même opposition entre modalisation *endotaxique* (_{end}) et modalisation *exotaxique* (_{ex}), laquelle, selon l'auteur, est équivalente à l'opposition entre *psychique* et *physique*, quoique élevée à un niveau plus abstrait. Les barres obliques signalent des signifiés, comme c'est le cas depuis l'article que Greimas a consacré à « La mythologie comparée » en 1963 (repris dans Greimas 1970). Ainsi, « le /savoir/ est une /aptitude/ + /psychique/ ; le /pouvoir/ est une /aptitude/ + /physique/ » (Rengstorf 1976: 72).

La seconde présentation graphique est un tableau à double entrée (Tableau 1) inséré dans l'article « Modalité » de *Sémiotique 1*, le dictionnaire rédigé par Greimas et Courtés (1979: 231).

Tableau 1: La catégorie des modalités selon Greimas et Courtés (1979).

MODA- LITÉS	virtua- lisantes	actuali- santes	réali- santes
exo- taxiques	DEVOIR	POUVOIR	FAIRE
endo- taxiques	VOULOIR	SAVOIR	ÊTRE

Bien que Greimas et Courtés renvoient à Rengstorf, sont exotaxiques « les modalités susceptibles d’entrer en relation translatrice (de relier des énoncés ayant des sujets distincts) et comme endotaxiques les modalités simples (reliant des sujets identiques ou en syncrétisme) » (Greimas et Courtés 1979: 231). Il semble ainsi que le renvoi à Rengstorf concerne les termes *endotaxique* et *exotaxique*, non leurs définitions. L’autre entrée du tableau différencie les modalités selon des modes d’existence (qui ont leur propre entrée dans le dictionnaire) auxquels « la tradition saussurienne en linguistique, que N. Chomsky n’a d’ailleurs pas démentie (et qui, en philosophie, remonte très loin) nous a habitués » (Greimas et Courtés 1979: 231). On y reviendra.

La troisième présentation, dans *Sémiotique des passions* de Greimas et Jacques Fontanille (1991: 44), prend l’aspect d’un carré sémiotique (Figure 2).

Figure 2: La catégorie des modalisations selon Greimas et Fontanille (1991)

Les contraires *devoir* et *pouvoir* représentent des « modalisations *exogènes*, modalisations du sujet hétéronome », les subcontraires *savoir* et *vouloir* des « modalisations *endogènes*, modalisations du sujet autonome » (Greimas et Fontanille 1991: 44).

La quatrième présentation fait retrouver Fontanille et Zilberberg à l’occasion de leur ouvrage commun *Tension et Signification* où un chapitre entier est réservé à la modalité. Le tableau présent dans *Sémiotique 1* y est reproduit (Fontanille et Zilberberg 1998: 172) avec un changement terminologique mineur

(*endogène* et *exogène* ont été mis à la place d'*endotaxique* et d'*exotaxique*, conformément à l'emploi de *Sémiotique des passions*). Une vingtaine de pages plus loin (Fontanille et Zilberberg 1998: 190), un second tableau (Tableau 2) en reprend la matière avec les additions d'une colonne – celle des modalités potentialisées – et d'une ligne inférieure dénommant des catégories modales ainsi qu'une modification sur les modes d'existence qui, d'agissant, deviennent agis (*virtualisé* au lieu de *virtualisant*, et ainsi de suite).

Tableau 2: La catégorisation des modalités selon Fontanille et Zilberberg (1998).

	Potentialisé	Virtualisé	Actualisé	Réalisé
Endogène	ASSUMER	VOULOIR	SAVOIR	ETRE
Exogène	ADHERER	DEVOIR	POUVOIR	FAIRE
	(croyances)	(motivations)	(aptitudes)	(effectuations)

Enfin, dans *Sémiotique du discours*, Fontanille (2003 [1999]: 179) reprend le tableau paru dans *Tension et Signification*, en y soustrayant la dernière colonne, celle des modalités de l'être et du faire, en substituant croire à *assumer* et en faisant de menus ajustements de présentation (Tableau 3).

Tableau 3: La catégorisation des modalités selon Fontanille (2003 [1999]).

	Mode virtualisé	Mode potentialisé	Mode actualisé
	Motivations	Croyances	Aptitudes
Sujet/Objet	VOULOIR	CROIRE	SAVOIR
Sujet/Tiers	DEVOIR	ADHÉRER	POUVOIR

Cet inventaire ne prétend pas à l'exhaustivité. D'autres propositions typologiques faites par des sémioticiens concernant les modalités ont été négligées. Quoi qu'il en soit de leur ensemble, les cinq qui ont été retenues font état d'une continuité qu'il faut souligner. La *génération* des modèles (chacun d'entre eux pouvant être considéré comme la source du suivant) s'explique à la fois par la constance de la pensée théorique chez les auteurs cités et par une référence implicite entre les modèles, référence naturellement favorisée par le fait que plusieurs de ces modèles sont co-signés et se constituent pour ainsi dire dans un

enchaînement auctorial. Quant à leur *évolution*, elle dénote surtout d'une augmentation, puisque l'on passe de quatre à six puis à huit modalités. Nous allons voir cependant que la progression de cette pensée n'est pas faite que d'additions mais qu'elle a en outre permis de radicaliser son irréductibilité face aux approches linguistiques et logiques.

3 Spécificité de la conception sémiotique de la modalité

La pensée sémiotique des modalités est certainement assignable en premier lieu à Greimas, auquel Rengstorf renvoie pour trois des modalités. L'article de ce dernier s'intitule en effet « Pour une quatrième modalité narrative », ce qui laisse clairement entendre que les autres étaient déjà employées à cette date en sémiotique narrative. En l'occurrence, la quatrième modalité proposée est le *devoir*, alors que le rôle du *pouvoir*, du *vouloir* et du *savoir* avait été abordé dans plusieurs articles de Greimas (1970 [1969]: 157–183, 1983 [1973]: 49–66) précédemment publiés. Au sujet de cette proposition, Greimas, dans l'article paru dans le même numéro de *Langages*, estime que « pour intéressante qu'elle soit, [elle] ne semble pas encore apporter de solution définitive » (Greimas 1983: 81–82). Et, dans *Sémiotique 1*, quoique le *devoir* soit pris en compte, Greimas et Courtés apportent en effet des changements non négligeables dans la caractérisation procédant à la distribution des modalités proposée par Rengstorf. C'est donc que cette caractérisation, plus que l'apport d'une quatrième modalité, est ce qui importe à leurs yeux.

Or, à cet égard, la contribution de Rengstorf ne saurait être sous-estimée car c'est à partir d'elle que la pensée sémiotique engage une réflexion véritablement spécifique sur les modalités. Jusque là, c'est-à-dire dans les travaux de sémiotique narrative, l'usage des modalités trouvait déjà à se distinguer de leurs usages linguistiques et logiques selon deux aspects. D'une part, les modalisations narratives ne sont pas nécessairement liées à la présence de formes linguistiques régulièrement attestables pour leur expression. Certes, elles sont transposables dans une description d'action où intervient un verbe modal ou une autre forme d'expression modale, mais les textes n'ont pas à manifester ces formes pour que leur analyse révèle la modalisation qui s'y trouve à l'œuvre ; ceci dit, en guise de démarcation par rapport à l'analyse du linguiste. D'autre part, en contraste avec la démarche du logicien, l'analyse modale du sémioticien ne cherche pas à dégager le degré de véridiction du texte mais bien un

enchaînement narratif sensé. La *compétence actantielle* ayant été reconnue comme l'un des éléments fondamentaux de la syntaxe narrative, les modalités sont présentées comme des moyens de définition et d'explicitation textuelle de cet élément :

Sur le plan narratif, nous proposons de définir la *compétence* comme le *vouloir et/ou pouvoir et/ou savoir-faire du sujet* que présuppose son faire performatif. (Greimas 1983 [1973]: 53)

L'originalité de la thèse de Rengstorf consiste à définir la place dévolue au *devoir* par un motif strictement structural : si l'on peut construire un rapport d'opposition sémantique entre le *savoir* et le *pouvoir*, alors, selon un raisonnement basé sur la quatrième proportionnelle, une place demande à être réservée pour une quatrième modalité faisant face au *vouloir*. Ainsi, *savoir*, *pouvoir*, *vouloir* et *devoir* ne sont pas seulement des expressions métalinguistiques permettant de regrouper des variétés de formes linguistiques. Ce ne sont pas non plus, en tout cas pas principalement, des catégories dans lesquelles s'articulent des valeurs logiques en fonction de la contrariété et de la contradiction. Ce qui est proposé par Rengstorf en guise d'approche sémiotique est que les modalités soient d'abord les termes d'une *structure sémantique*.

Les logiciens et les linguistiques, compte tenu de leurs objectifs propres, n'ont pas eu à procéder à une telle structuration. Sans doute ont-ils, pour la clarté de l'exposition, proposé des classements des modalités ; mais les critères de leurs classements ne répondent pas au principe structural et ne peuvent, par conséquent, contribuer à la définition de la modalité. D'ailleurs, dans les approches logiques et linguistiques, la liste des modalités demeure ouverte, l'application du concept étant plus ou moins extensible selon la définition retenue.

En revanche, dans l'approche sémiotique, ce sont bien les caractéristiques comme elles gouvernent la structure des modalités qui sont à même de déterminer le concept général de modalité. C'est certainement pour cette raison que l'interprétation de Rengstorf est jugée par Greimas « intéressante » – intéressante mais non « définitive ». Rengstorf a montré la voie, celle qui va faire de la modalité un concept proprement sémiotique. Sa solution reste toutefois timide. Sa plus grande faiblesse concerne les caractéristiques de *compétence* et de *motivation*. Rien n'indique en effet que ces caractéristiques produisent une structure oppositionnelle, chose que les termes retenus par Greimas, *virtualisation*, *actualisation* et *réalisation*, font entendre déjà bien mieux.

L'évocation des mérites et des limites de l'article de Rengstorf conduit à faire le bilan suivant, en quatre points :

- 1) S'il existe une conception sémiotique de la modalité, celle-ci ne saurait faire table rase des modes de pensée qui lui sont antérieurs, quand bien même l'habitus du sémioticien le montre économe de renvois explicites, car c'est par l'application de ses catégories, comme elles ont été proposées par les logiciens et les linguistes, que la notion s'est d'abord imposée. Par conséquent, on ne s'étonnera pas de lire dans des travaux sémiotiques des réflexions intégrant la négation comme foncteur de modalisation, distinguant par exemple entre *devoir-être*, *devoir ne pas être*, *ne pas devoir être* et *ne pas devoir ne pas être*, comme ces réflexions occupent notamment la dernière section de l'article de Greimas de 1976 ; ni des interrogations sur les dénominations linguistiques de certaines modalités, ainsi que Greimas se le pose dans un article consacré à la modalisation de l'être (Greimas 1983: 99). Une conception proprement sémiotique de la modalité n'a pu être mise au jour que dans le cours des applications. Dès lors que la catégorie de la modalité a été effectivement appliquée dans une variété de domaines d'étude sémiotique, d'abord en syntaxe narrative, ensuite dans l'étude des passions, la théorie de l'énonciation (notamment Fontanille 1989), la sémiotique tensive, etc., la théorie sémiotique de la modalité s'est peu à peu dégagée, sans intention délibérée, et de ces champs d'application et des usages antérieurs, logiques ou linguistiques, de la notion.
- 2) La typologie des modalités n'est donc pas un aspect parmi d'autres de la théorie sémiotique, même s'il est évident que bien d'autres choses ont été dites à leur sujet. La typologie révèle ce qu'il y a de spécifique dans la conception sémiotique de la modalité, à savoir une structuration sémantique universelle, en elle-même déliée de tout objectif normatif non moins que de l'étude empirique des formes d'expression susceptibles de manifester ses termes, comme cela se vérifie pour toute structure élémentaire de la signification.
- 3) À ce titre, la version typologique présentée par Fontanille et Zilberberg représente l'aboutissement actuel des recherches sémiotiques sur les modalités. Une difficulté était précédemment apparue par le fait que la modalité demandait à être conçue, afin de répondre aux exigences d'application, comme une catégorie comptant plus de quatre membres. C'est ce problème que faisait apparaître, avec ses six modalités, le tableau de Greimas et Courtés tandis que les auteurs de *Sémiotique des passions* en revenaient à quatre membres, laissant en suspens les modalités réalisantes, afin d'être en mesure de raisonner la catégorie sur le modèle du carré sémiotique. Fontanille et Zilberberg font le pari de reporter sur l'une des caractéristiques définissant la catégorie l'intention de structuration fermée. Ils ajoutent pour ce faire, aux trois modes d'existence déjà repérés par

Greimas, un quatrième, le *potentialisé*, de manière à ce que ces modes puissent être opposés deux à deux. La catégorie a pu alors accueillir huit termes.

- 4) Quant à la seconde des caractéristiques typologiques, elle est le maillon faible de la structuration. Dans l'état actuel, l'opposition de l'*endogène* et de l'*exogène* reste attachée à la sémiotique narrative puisqu'elle implique des places actantielles, en particulier le destinataire, dans le discernement de l'action modalisée.

4 Apories de la théorie sémiotique des modalités

Afin de soutenir la discussion théorique, il est utile de repérer préalablement un certain nombre d'incohérences et difficultés argumentatives dans la théorie sémiotique des modalités, soit que ces difficultés dépendent d'une des versions typologiques ou qu'elles découlent de leur confrontation. Le but ici est simplement de montrer que ces difficultés existent bel et bien. La discussion qui s'ensuivra ne cherchera pas à les résoudre toutes mais à élaborer une révision de la typologie qui, au moins, permet de les éviter. Il s'agit en somme d'avancer une proposition théorique sans avoir la prétention qu'elle remplace les précédentes ; simplement celle-là se trouve avertie des problèmes que celles-ci soulèvent.

4.1 Endotaxique, exotaxique

Pour rappel, l'hypothèse typologique a débuté par une proportion : le *vouloir* serait au *devoir* ce que le *savoir* est au *pouvoir*. Rengstorff alléguait pour cela le critère différenciateur suivant : le *savoir* relève du psychique, le *pouvoir*, du physique. L'inadéquation d'un tel critère pour opposer *vouloir* et *devoir* saute toutefois aux yeux : tous deux semblent bien à ranger du côté des modalités « psychiques ». Rengstorff reconnaît d'ailleurs aussitôt le manque de pertinence de ce critère anthropomorphe et lui substitue « l'opposition /intérieur/ vs /extérieur/, ou mieux encore l'opposition faite des néologismes /endotaxique/ vs /exotaxique/, où /endotaxique/ et /exotaxique/ se définissent par rapport à l'actant-sujet » (Rengstorff 1976: 74) ; mais tant qu'il n'est pas précisé *comment* leurs définitions par rapport à l'actant-sujet permettent de les différencier, le gain paraît maigre. C'est à combler ce manque que Greimas et Courtés pourvoient, ainsi qu'on l'a vu, en définissant l'exotaxique comme une relation

translative (reliant des énoncés ayant des sujets distincts), alors que l'endotaxique relie des sujets identiques. Une difficulté demeure, toutefois. Si, à partir de ces définitions, on voit la possibilité d'appliquer ce critère au couple *vouloir* (endotaxique) – *devoir* (exotaxique), on la reconnaît beaucoup moins aisément dans le couple *savoir* – *pouvoir*. Ce qui a été gagné d'un côté semble ainsi se perdre de l'autre. Qui plus est, Michel Ballabriga (1995) a mis en doute que le *devoir*, compte tenu du critère retenu, soit d'ordre exotaxique. Quand quelqu'un se dit qu'« il doit y arriver, coûte que coûte », on ne voit pas en effet que la présence d'un tiers actant soit déterminante.

4.2 Actualisation, potentialisation, virtualisation

Par ailleurs, n'est-il pas étonnant que la modalité du *pouvoir* ne soit pas associée au mode d'existence de la potentialisation ? Tant que ce mode d'existence ne servait pas à la structuration des modalités, l'inconvénient paraissait moindre. Mais avec l'introduction du mode potentialisé par Fontanille et Zilberberg, on est amené à se demander si les termes retenus pour les modes d'existence correspondent adéquatement à ce qu'ils désignent. Pour rappel, selon Greimas et Courtés (1979: 9), supposément en accord avec la tradition linguistique, le couple *virtuel* – *actuel* entre en correspondance avec le couple *système* – *procès*, lui-même assimilé au couple *langue* – *discours*. Si l'actualisation correspond alors, comme les auteurs le donnent à lire, au *passage* du virtuel à l'actuel, est-il judicieux de considérer le *pouvoir faire* comme ce passage ?

4.3 Modalités réalisantes ou réalisées

Si *faire* a certainement une capacité modale, il n'est pas prouvé qu'il en soit de même pour *être*. En français, en tout cas, la modalisation par *être* ne se rencontre pas (*être faire* ? *être être* ?), alors que celle du *faire* (*faire faire*, *faire être*) s'entend très bien. C'est pourtant une thèse soutenue par Greimas (1983: 71), censément illustrée par ce que celui-ci appelle « les modalités véridictoires », sans que soit donné le moindre exemple linguistique. Lorsque Fontanille et Zilberberg reprennent les trois modes d'existence déjà présents chez Greimas et Courtés, ils négligent complètement *faire faire*, *faire être*, ainsi que les improbables *être faire*, *être être*, pour considérer, en en reconnaissant le risque, que les modalités réalisées sont exprimées par les prédicats *faire* et *être* en eux-mêmes, sans nécessité de redoublement. Le risque est en effet que l'étude des modalités ne soit plus nécessairement corrélée à une analyse de formes discursives.

4.4 Formes de la modalité

Il avait été reconnu comme une spécificité de l'approche sémiotique que les modalités pouvaient s'affranchir, dans les textes, de la présence des formes linguistiques répertoriées pour les exprimer. Or le risque pris ici est différent, à savoir que même dans la paraphrase métalinguistique, celle de l'analyste, la vertu modale assignée à un terme n'est pas linguistiquement justifiable. C'est le cas de *être*, tant chez Greimas que chez Fontanille et Zilberberg, quoique pour des raisons différentes (d'un côté la forme linguistique *être être* n'est pas attestée, d'autre part, la forme linguistique *être* n'est pas reconnue comme modale). Mais d'autres termes désignant les modalités chez Fontanille tombent sous le coup de cette incompatibilité entre l'approche sémiotique et l'approche linguistique. *Adhérer* n'a pas de fonction modale connue. *Croire* peut en avoir une (*croire faire*, *croire être*) ; c'est pourtant une autre paraphrase, non modale, que Fontanille (2003 [1999]: 178–179) retient : *croire à quelque chose* (*adhérer* étant équivalent, selon lui, à *croire (en) quelque chose*).

4.5 Faire et être

Enfin, les deux prédicats de base sur lesquels on a coutume de faire porter la fonction modale, *faire* et *être*, ne sont pas non plus sans susciter des questions. Greimas construit sa théorie des modalités à partir des fonctions narratives attribuables à ces deux prédicats : les énoncés de *faire* se voient attribués une fonction de /transformation/, ceux de l'être, dits aussi « énoncés d'état », une fonction de /jonction/ (Greimas 1983: 68). Mais il n'est pas clair, dans les développements ultérieurs, que ce soit toujours comme énoncé d'état qu'*être* soit modalisé. Par exemple, paraphraser *devoir être* en « nécessité », ainsi que le propose Greimas (1983: 83), laisse entendre « l'être de l'être » non comme un état mais bien comme une essence, un être logique qui possède une vérité matérielle³ ; si *devoir être* modalisait un énoncé d'état, bien mieux l'aurait-on paraphrasé en « normalité » : un état qui est attendu, non seulement par le sujet mais par un tiers adjudicateur, est une situation instituée, normalisée.

Les questions portant sur le *faire* ne sont pas moins préoccupantes. Il semble que Greimas entende rapporter l'*agir* au *faire* – l'acte, commence-t-il

³ Distinction dont Greimas est pourtant averti. Ainsi précise-t-il que « la *jonction* est la relation qui détermine l' "état" du sujet par rapport à un objet de valeur quelconque, les déterminations seules, et non une "essence" du sujet permettant de connaître quelque chose à propos du sujet » (1983: 70).

par établir, se définit comme « ce qui fait être » (Greimas 1983: 67). Pourtant les deux prédicats n'ont pas le même comportement syntaxique : *on fait quelque chose*, alors qu'*on agit (pour, en vue de quelque chose)*. La fonction de /transformation/, fondamentale dans la théorie greimassienne, ne paraîtrait pas si nette si, au lieu de *faire*, on devait privilégier comme verbe de base des modalités l'*agir* ; autrement dit, choisir l' /action/, plutôt que la /transformation/ comme base théorique, a des conséquences sur le raisonnement des modalités et sur leur paraphrase : dans une /action/, le sujet n'a pas à être préalablement disjoint de son objet. Or la sémiotique, surtout la narrative, se veut être une théorie de l'action, l'action fût-elle « en papier » (Greimas et Courtés 1979: 8).

5 Nouvelles propositions

Le temps est venu pour nous d'avancer de nouvelles propositions théoriques au sujet des modalités. Le bilan qui a été fait des travaux précédents indique une marche de progrès possible. Nos propositions visent à renforcer le caractère structural de la typologie sémiotique des modalités, quitte à ce que le rapport que les versions précédentes de cette typologie avaient noué avec des applications soit quant à lui affaibli. L'applicabilité reste naturellement un objectif incontournable, mais il nous semble que ce dernier se trouvera, *in fine*, plus aisément rempli si l'intelligibilité théorique de la typologie, eu égard à sa prétention universelle, est rendue explicitement indépendante de tout domaine d'objet.

On repartira ainsi de la version la plus aboutie, celle de Fontanille et Zilberberg, pour mettre en évidence les révisions proposées. Pour commencer, on s'intéressera à la structuration produite par les modes d'existence. Ces modes peuvent être caractérisés autrement qu'ils ne l'ont été jusqu'à présent. De fait, leur caractérisation gagnerait à être repensée, car celle proposée par les auteurs (1998: 130 et 132) en fait des étiquettes métalinguistiques difficilement justifiables au vu de leur emploi dans la langue ordinaire, soit que cette caractérisation échappe aux distinctions utilisables en dehors de l'analyse sémiotique (par exemple, l'opposition entre *visée* et *saisie*), soit qu'elle paraisse contre-intuitive (ainsi de la praxis dite « atone » du mode réalisé).

La conception sémiotique du virtuel, en particulier, ne nous paraît guère conforme à l'usage ordinaire. On peut concevoir que la *réalité virtuelle* soit, comme le suggère *Sémiotique 1* (Greimas et Courtés 1979: 421), une « existence "in absentia" ». Elle a lieu, pourtant ; les expériences virtuelles – lectures romanesques, spectacles cinématographiques, jeux vidéos – sont réellement

vécues par les sujets. Leur absence tient à un acte mental : les sujets ne s’attendent pas à ce que la réalité de ces expériences virtuelles soit semblable à celle des expériences ordinaires. Comme la *présence* définit notre rapport (ordinaire) au monde, les expériences de réalité virtuelle peuvent être alors qualifiées par la valeur contraire à une présence : une absence.

Si l’on admet cette définition du virtuel, il convient de rejeter le système de la langue, en dépit de ce qu’affirme Greimas, en dehors de ses exemples. Dans une structure où un mode d’existence potentialisé est prévu, il paraît bien plus convaincant que la langue, comme tout modèle, relève du potentiel. Pour lors, le mode du virtuel sera défini comme celui d’une existence *absente par la pensée* (quoique, *en fait*, quelque chose de cette existence puisse nous atteindre bel et bien), tandis que le mode du potentiel qualifie une existence *absente en fait*. L’opposition *par la pensée* vs *en fait*, que nous allons préciser dans un instant, peut être reportée sans difficulté sur les deux autres modes d’existence, cette fois de manière conforme aux réflexions de nos prédécesseurs, de sorte qu’une structure des modes d’existence peut être formulée en fonction de son couplage avec l’opposition *présence* vs *absence* (Tableau 4).

Tableau 4: Catégorisation des modes d’existence.

	<i>par la pensée</i>	<i>en fait</i>
<i>absence</i>	virtuel	potentiel
<i>présence</i>	actuel	réel

Au présent de l’indicatif, chaque verbe modal est néanmoins une réalité discursive. *Je crois (agir), il veut (être), nous savons (faire)* : la croyance, la volonté, le savoir sont tenus pour des expériences réellement éprouvées par les sujets concernés. Assurément, ce n’est pas la force prédicative du verbe modal que les modes d’existence permettent de structurer mais bien le prédicat modalisé, et uniquement lui. C’est l’*agir* ou l’*être* qui est virtualisé, actualisé, potentialisé ou réalisé par la prédication modale.⁴

Or c’est encore au sujet qu’il faut rapporter la modalisation elle-même. Ceci revient à dire que toute action ou toute situation, si elle est propre à un sujet, implique une pensée. L’opposition *par la pensée* vs *en fait* peut alors servir doublement comme moyen de structuration : pour le mode d’existence du

⁴ Nous tombons ainsi d’accord avec Fontanille et Zilberberg sur le point de savoir si le mode d’existence est régissant ou régi : comme il vise le prédicat modalisé et non la modalisation, il doit être considéré comme régi.

prédicat modalisé comme pour les modalités elles-mêmes. Il y aurait ainsi à considérer des modalités prédicatives « par la pensée » et des modalités prédicatives « en fait ». Si nous parvenons à établir de telles modalités, le gain d'intelligibilité pour la structuration des modalités serait considérable : d'une part, le redoublement d'une opposition conceptuelle dans la caractérisation des modalités apporte une économie argumentative toujours profitable (elle réduit le risque de renvoi à des concepts indéfinissables) et, d'autre part, le critère retenu atteint les deux termes impliqués dans le fonctionnement modal, à savoir le verbe modalisateur et le verbe modalisé.

Pour mettre davantage de chances de notre côté, précisons ce qu'il faut entendre par « en fait » ainsi que la manière dont ce terme peut entrer en opposition avec « par la pensée ». D'ordinaire, « en fait » est opposé à « en droit ». Dans ces expressions, le droit est quelque chose qu'il est possible de justifier par une *fin* quelconque, tandis que le fait est quelque chose dont il est possible de témoigner par un *moyen* quelconque, à savoir : par les sens, par l'expérience, par autrui, mais aussi par un enchaînement de cause à effet, et donc *par la pensée elle-même*. L'opposition du fait et de la pensée n'est donc pas contradictoire, c'est une contrariété fondée sur une opposition participative ou, si l'on préfère, *tensive* : *par la pensée*, terme intensif de l'opposition, signifie « par la pensée seulement », là où « en fait », terme extensif, signifie « par n'importe quel moyen, y compris la pensée ». Puisque l'opposition sert ici à qualifier le *rapport* d'un sujet à un énoncé modalisé ou à la modalisation de cet énoncé, nous pouvons reformuler l'opposition en *subjectivation* vs *objectivation*. La *subjectivation* définit le rapport d'un sujet à l'énoncé modalisé et à la modalisation uniquement selon sa pensée (son monde « intérieur » et ses positionnements « psychiques », pour reprendre les termes suggérés par Rengstorff) ; l'*objectivation* définit quant à elle le rapport d'un sujet à l'énoncé modalisé et à la modalisation non seulement selon sa pensée mais aussi à travers son expérience, ses sens et selon la pensée, l'expérience et les sens d'autrui, comme ils lui parviennent par des médiations normalisées et institutionnalisées. L'opposition entre subjectivation et objectivation est de point de vue (ou de direction). Sans doute ce qui est présent par la pensée a-t-il tendance à être absent en fait, et vice versa. Entre l'actuel et le potentiel demeure néanmoins une différence de point de vue : l'actuel insiste sur la subjectivité de l'existence d'une action ou d'une situation, le potentiel, sur son objectivité.⁵

5 Cela dit en écho à une suggestion de Fontanille et Zilberberg (1998: 137) suivant laquelle la potentialisation et l'actualisation ont des orientations inverses.

On considérera dès lors que les modalités *endotaxiques* ou *endogènes* sont des modalités *subjectivantes* ; elles ressortissent essentiellement à la pensée du sujet modal. Les modalités *exotaxiques* ou *exogènes* sont des modalités *objectivantes*, dépendantes de la pensée du sujet modal comme de ses sens ou, tout aussi bien, elles découlent des médiations d'autrui, et même, bien souvent, elles regardent tout cela ensemble. La différence qu'apporte l'opposition *subjectivant* vs *objectivant* face à la précédente opposition est que les modalités qu'elles mettent en comparaison n'entrent plus dans un rapport exclusif. *Devoir*, cela peut être *vouloir*, comme le donnait à entendre Ballabriga. Ainsi, par exemple, si je prétends que *je dois y arriver*, c'est parce que ma pensée m'incite à trouver ailleurs qu'en elle-même le moyen de son action : l'objectivation inclut la subjectivation et la projette au dehors.

À présent qu'ont été explicitées les caractéristiques permettant la structuration des modalités, il reste à remplir le tableau et à justifier la répartition des modalités qui est opérée selon le type – subjectivant ou objectivant – de la modalisation, en nous expliquant au passage sur le choix des termes désignant les catégories de modalités établies selon leur mode d'existence (Tableau 5).

Tableau 5: Nouvelle catégorisation des modalités.

	Modes subjectivés		Modes objectivés	
	Modes virtualisés	Modes actualisés	Modes potentialisés	Modes réalisés
Modalisations subjectivantes	CROIRE	VOULOIR	SAVOIR	FAIRE
Modalisations objectivantes	PARAÎTRE	DEVOIR	POUVOIR	S'AVÉRER
	(représentations)	(intentions)	(assomptions)	(instanciations)

Sans doute gagnerons-nous à aller tout de suite au plus difficile, du point de vue de l'argumentation, puisque, pour le reste, le tableau corrobore la conception des modalités élaborée par nos prédécesseurs. Comment comprendre que, dans un seul acte prédicatif, une modalisation subjectivante soit rapportable à un mode d'existence objectivé ? Et, en miroir, que peut signifier la modalisation objectivante d'un mode d'existence subjectivé ? C'est le statut octroyé aux modalités du *paraître*, du *devoir*, du *savoir* et du *faire* qui sera ainsi commenté en premier lieu. Nous allons le faire à partir d'exemples. Toutefois, pour ne pas multiplier ces derniers, on examinera quatre énoncés parmi lesquels les autres

fonctions grammaticales du verbe – la personne, le temps, la négation et le type phrastique – varient.

Paraître. – Absente par la pensée, une action ou une situation *représentée* l'est dans ce double sens que son existence en fait n'est pas énoncée et qu'un acte mental manifeste précisément le retrait qu'il opère sur elle en regard de ce que serait son existence factuelle. *Paraître agir* et *paraître être* sont des prédications modales qui expriment une telle représentation et la donnent pour objective. Voici l'exemple :

B. a paru agir pour le bien public.

Il est certain que B. a agi ; il a fait quelque chose, ou plusieurs choses. Pourtant, par la pensée, cette action est déniée, rendue absente. On suppose qu'elle est remplacée par une autre mais ce n'est pas cela que le locuteur énonce. Ce qu'il énonce, c'est la dissociation d'une représentation mentale d'action en regard de l'action niée. Comme le locuteur a le statut d'un observateur⁶ extérieur à l'action produite (et ce statut lui serait conservé même dans un énoncé à la première personne), sa pensée rend objectif le mode d'existence de l'action posée.

Devoir. – Les *intentions* d'action ou de situation sont de celles dont l'énoncé dévoile la présence à l'esprit du sujet, sous forme d'acte mental, que cette action ou situation soit à réaliser ou qu'elle l'ait déjà été. *Devoir agir* et *devoir être* expriment canoniquement de telles intentions lorsque celles-ci s'imposent à l'esprit du sujet par une cause qui lui est extérieure et qui permet, d'une certaine manière, d'objectiver sa présence.

Je ne dois pas agir avec précipitation.

Le « je » a-t-il agi avec précipitation ou y a-t-il un risque qu'il le fasse ? L'énoncé ne se prononce pas là-dessus. Une telle action est seulement évoquée par sa pensée. Mais ce n'est pas du seul libre arbitre de « je » que dépend cette évocation. Quelque chose – une expérience acquise de la situation, une recommandation d'autrui, ou l'action elle-même comme elle a déjà eu lieu – sollicite cet acte mental de présentification. L'intention se fait dès lors objectivante : « je » rend présente une action que d'autres choses sont susceptibles de rendre également présente, en fait ou par la pensée, quoique ce soit toujours « je » qui en soit le sujet. La négation ne joue aucun rôle vis-à-vis de la qualification de cette prédication modale : le mode d'existence intentionnel de l'action est

⁶ C'est à Fontanille qu'il revient d'avoir élaboré la théorie des modes d'existence en rapport avec le concept d'observateur.

entièrement préservé ainsi que le type – en l'occurrence, objectivant – de modalisation. Dans l'exemple choisi, la négation porte sur l'action (la paraphrase métalinguistique en serait *je dois ne pas agir*). Si elle avait porté sur le verbe modal (par exemple, dans *Je ne dois pas toujours faire ce qu'on me dit*), il en serait exactement de même.

Savoir. – Des actions et situations qui sont énoncées pour leur absence de fait, sans que soit pour autant niée leur présence, demeurent en suspens. L'énoncé s'en saisit et en fait des actions et situations hypothétiques, de pures *assomptions* discursives. *Savoir agir* et *savoir être* sont des prédications assumptives imputées au sujet d'une telle action ou situation.

B. saura-t-il être un bon père pour ma fille ?

Que B. soit un bon père pour la fille du locuteur (plus probablement, la locutrice) est une situation qui, présentement, n'a pas lieu ni, dans la mesure où l'on se prononce sur la factualité d'une situation future, ne va pas avoir lieu. L'hypothèse en est bien formée, mais de qui dépend-elle ? Non de la locutrice, qui pose la question, mais du sujet à qui une telle situation est imputée. C'est de lui en effet, d'un acte mental qui lui incombe, que dépend l'évocation d'une telle situation. C'est là son pouvoir, la puissance subjective de son esprit. C'est donc à B. que revient, en définitive, non de répondre à la question posée par la locutrice, mais de rendre réellement présente – ou pas – la situation évoquée. Tout autre aurait été son rôle si la question avait porté sur la possibilité d'une telle situation ou sa capacité à la remplir (*Pourra-t-il être ... ?*). Dans ce cas de figure, la présence d'une telle situation ne dépend plus seulement du sujet concerné.

Faire. – Présente en fait, une action ou une situation *instanciée* l'est en ce sens que sa présence est redoublée par l'énoncé, comme si l'énonciation avait le pouvoir de renchérir sur son fait. Ce pouvoir est-il légitime ? Dans la mesure où l'on considère que le sens attribué à une action ou une situation contribue à son existence même, oui. *Faire agir* et *faire être* expriment des instanciations qui modifient le regard que l'on porte sur le sens d'une action (ce sont des « circonstanciations », pourrait-on dire : les actions qu'elles modalisent sont circonstanciées) et par là, si l'on veut, sur son existence même.

B. nous a fait agir contre notre gré.

« Nous » a été le sujet d'une action ; c'est un fait dont l'énoncé témoigne. Mais, dans le même temps, il donne à ce fait un sens original, presque déconcertant. « Nous » serait un sujet passif : comme si, en agissant, « nous » avait été agi.

C'est assurément le locuteur (*nous*) qui prétend cela, mais ce n'est pas lui qui rend possible le sens d'un tel fait. Le responsable du sens particulier que prend le fait, c'est B. ; plus précisément c'est l'acte mental que le locuteur impute à B. Par lui seul, cet acte mental fait qu'une action, en principe active, devienne, d'une certaine manière, passive. La modalisation du *faire* présente ainsi l'action de manière subjective, c'est-à-dire dépendante du point de vue d'un sujet pensant.

On voit donc que la factualité d'une action ou d'une situation peut être établie sans conteste, comme présence ou comme absence, et que cependant elle est présentée à travers la pensée d'un sujet modalisant (*savoir agir ou être, faire agir ou être*). À l'inverse, une action ou une situation peut être produite seulement par la pensée d'un sujet tout en connaissant une forme d'objectivation par l'usage d'une modalisation portant sur cette pensée en acte (*paraître agir ou être, devoir agir ou être*). Il se confirme ainsi que les deux caractérisations, celle de la modalisation par le verbe modal et celle de l'action modalisée par le mode d'existence, sont indépendantes l'une de l'autre et peuvent agir de manière croisée sur la prédication modale. Dans les quatre modalités examinées, la prédication modale est dotée de ce qu'on pourrait appeler avec Zilberberg (2006: 82) une « force concessive » : quoique les choses soient, elles paraissent autrement ; quelle que soit ma volonté, je dois agir selon d'autres motifs ; quelles que soient les possibilités concernant une situation donnée, le sujet sait ce qu'il en est ; et, quiconque agisse, c'est un autre qui le fait agir.

Le rôle des quatre modalités restantes, *croire, vouloir, pouvoir* et *s'avérer* est plus facile à concevoir car leurs caractéristiques se confirment l'une l'autre, de sorte que ces modalités sont mues par une force implicative. Passons-les tout de même brièvement en revue.

Croire agir (par exemple, *pour le bien général*) et *croire être* (*dans les temps ou plus fort que B.*) exprime une représentation d'action ou de situation que le sujet de la prédication évoque en l'absence de cette action ou situation dans sa pensée, toutes choses étant indifférentes par ailleurs, en ce compris une présence de fait.

Vouloir agir (*rapidement*) et *vouloir être* (*ingénieur*) exprime une intention d'action ou de situation, passée, présente ou à venir, dans la pensée du sujet de la prédication.

Pouvoir agir (*enfin*) et *pouvoir être* (*brillant*) exprime une assumption d'action ou de situation sans que la présence de cette action ou situation soit rendue nécessaire. L'assumption discursive suffit à son objectivation.

S'avérer agir (*comme un prince*) et *s'avérer être* (*une arme efficace*) exprime une action ou une situation instanciée ou, si l'on préfère, « épinglée » par le discours dans sa présence de fait. La construction syntaxique de *s'avérer* en tant

que verbe auxiliaire n'est pas admise par tous les grammairiens qui y voient, à juste titre, un redoublement. Disons que *s'avérer* explicite la prise en charge par le locuteur d'une fonction référentielle du discours, sans y ajouter d'autres valeurs (comme le ferait *se révéler*, apportant une valeur événementielle, ou *se trouver*, qui a une valeur argumentative).

6 Pour conclure. Essai de définition

Nos propositions n'ont pas touché au noyau des modalités sémiotiques ni à leur rapport. Le *vouloir* reste au *devoir* ce que le *savoir* est au *pouvoir*. Seuls les sémioticiens ont avancé avec constance un tel rapport. Aussi la structuration sémantique des modalités n'est-elle pas seulement spécifique à leur approche ; elle est originale : elle apporte quelque chose à la compréhension générale des modalités.

Cette structuration prétend à l'universalité : elle vaut pour toutes les langues, et sans doute aussi pour d'autres systèmes sémiotiques. Il importe à cet égard de ne pas se méprendre sur le statut des expressions qui ont été choisies pour désigner les modalités ; ces expressions sont *métalinguistiques*. Il n'y a donc pas d'obligation à ce qu'elles se manifestent de la même manière dans chaque langue. C'est un vieux débat, réactivé par Benveniste (1966), de savoir si les concepts sont instruits par les formes disponibles dans une langue donnée. Que ces concepts soient influencés par ces formes, il n'y a pas de difficulté à en convenir. Mais le travail du philosophe, comme celui du sémioticien, implique une manière de désolidarisation entre l'usage ordinaire des formes de la langue et leur usage conceptuel. C'est cette désolidarisation que la théorie linguistique explicite par l'établissement d'un niveau métalinguistique.

Il est néanmoins souhaitable que les expressions métalinguistiques choisies pour les modalités rencontrent en partie leur emploi dans la langue ordinaire ; en vertu de quoi, des exemples langagiers ont pu, ici comme ailleurs, être présentés pour leur examen. Mais en partie seulement : certains emplois de ces verbes les rend inaptes à servir aux concepts qu'ils expriment. Un tel rejet demande à être envisagé lorsque ces verbes ne sont pas utilisés comme auxiliaires mais employés dans d'autres tournures syntaxiques (notamment avec une subordonnée complétive). En outre, certains de ces verbes peuvent avoir plusieurs sens. C'est notamment le cas, en français, de *pouvoir*. La modalité exprimée par ce verbe consent à l'union de l'aptitude intellectuelle, de la capacité matérielle et de la contingence, mais non à l'intégration de la permission, dont la prédication modale est complexe.

Enfin, puisque ces expressions sont métalinguistiques, il est attendu que d'autres verbes puissent manifester les modalités qu'ils désignent. C'est le répertoire des divers verbes auxiliaires parmi les modalités qui dessinera ainsi la singularité de chaque langue. Chaque verbe apporte une nuance propre à la modalité. On constate par exemple que *devoir* apporte une valeur morale qui n'est pas nécessaire à l'expression de la modalité proprement dite, puisqu'*aimer* l'exprime également (*aimer être*, *aimer agir* permet également de rendre présent une situation ou une action que le sujet n'est pas seul à penser).

Parmi ces apports de valeur, il en est qui sont encore modaux, de sorte que certaines prédications peuvent être tenues pour doublement modalisées. La permission qu'exprime parfois *pouvoir* est dans ce cas ; *pouvoir agir* (*en toute liberté*) et *pouvoir être* (*son tuteur*) conditionne l'assomption de l'action ou de la situation d'un sujet à l'intention d'un autre sujet (individuel ou collectif et institutionnalisé). En outre, l'indicatif mis à part, les modes verbaux personnels ajoutent une valeur modale à la prédication d'un verbe modal : l'impératif ajoute une intention (*croyez agir* = *vous devez croire agir* ; *faites faire* = *vous devez faire faire*), le subjonctif, une représentation (*puissiez-vous agir* = *vous paraissez pouvoir agir* ; *qu'il doive être* = *il paraît devoir être*), le conditionnel, une assomption (*je croirais agir* = *je pourrais croire agir* ; *il voudrait être* = *il pourrait vouloir être*).

Il nous reste à chercher pour le concept de modalité une définition qui soit en accord avec l'approche sémiotique comme elle a été exposée et discutée ici. On ne peut se contenter de décrire son fonctionnement (*un prédicat portant, en le modifiant, sur un autre prédicat*) ni la concevoir au croisement de deux caractéristiques appelant chacune une théorie sémiotique à part entière, mettons une théorie narrative et une théorie énonciative ; il convient au contraire de ressaisir sa valeur en vue d'une théorie sémiotique unifiée.

On raisonnera la définition de la modalité par l'argumentation suivante.

Premièrement, il n'est pas insignifiant que les modalités aient été étudiées par les logiciens, les linguistes et les sémioticiens, c'est-à-dire dans les disciplines qui ont pour objet le langage, au sens large du terme. Il ne paraît pas possible que la modalité ait un emploi ailleurs que dans le langage.

Le premier point étant tenu pour acquis, il apparaît, deuxièmement, que la modalité porte sur un *énoncé*, c'est-à-dire sur ce qui, dans le langage, vise une action ou une situation. La distinction de la pragmatique entre énoncé déclaratif et énoncé performatif est sous-tendue par cette assomption, puisqu'elle sert à montrer que c'est bien une action ou une situation que peut constituer un énoncé (lorsqu'il est performatif).

Troisièmement, l'action ou la situation est contenue par la modalité, sans que soit neutralisé le « rapport au monde » que le langage entretient par sa

visée. La modalité fait que l'action ou la situation devient l'objet d'une autre action. La modification que le verbe modal apporte au prédicat concerne ainsi son statut : de prédicat d'action ou de situation, il devient objet de prédication.

Quatrièmement, cette action que la modalité appelle est une action mentale. Les diverses actions mentales susceptibles de s'exercer dans le cadre d'une modalité semblent correspondre aux différents types de faculté de l'esprit humain : les représentations relèvent de l'imagination ; les intentions, de la volonté ; les assomptions, de la raison ou de l'intuition ; les instanciations, de l'entendement entendu comme instrument de perception et de conduite.

Enfin, cinquièmement, l'action mentale comme elle est appelée par la modalité produit une action discursive – une énonciation –, laquelle consiste ainsi à englober une action ou une situation comme objet de cet acte mental.

Par conséquent, *la modalité est le moyen par lequel une action ou une situation est subsumée par l'énonciation d'une faculté de l'esprit.*

References

- Ballabriga, Michel. 1995. La déstabilisation modale : Le devoir-faire, une modalité endotaxique. In J. Fontanille (dir.), *Le devenir*, 37–46. Limoges: PULIM.
- Ballarin, Roberta. 2017. Modern origins of modal logic. In E. N. Zalta (ed.), *The Stanford encyclopedia of philosophy*. <https://plato.stanford.edu/archives/sum2017/entries/logic-modal-origins/> (consulté le 1 janvier 2020).
- Benveniste, Émile. 1966. *Problèmes de linguistique générale 1*. Paris: Gallimard.
- Brandt, Per Aage. 1992. *La charpente modale du sens*. Amsterdam: Benjamins.
- Coquet, Jean-Claude. 1984. *Le discours et son sujet*, 2 tomes. Paris: Klincksieck.
- Darrault, Ivan (dir.). 1976. *Modalités : Logique, linguistique, sémiotique*. *Langages* 43.
- Fontanille, Jacques. 1989. *Les espaces subjectifs. Introduction à la sémiotique de l'observateur*. Paris: Hachette.
- Fontanille, Jacques. 2003 [1999]. *Sémiotique du discours*. Limoges: PULIM.
- Fontanille, Jacques & Claude Zilberberg. 1998. *Tension et signification*. Liège: Mardaga.
- Gosselin, Laurent. 2010. *Les modalités en français. La validation des représentations*. Amsterdam: Rodopi.
- Greimas, Algirdas Julien. 1970. *Du sens*. Paris: Seuil.
- Greimas, Algirdas Julien. 1983. *Du sens II*. Paris: Seuil.
- Greimas, Algirdas Julien. 1983 [1973]. Les actants, les acteurs et les figures. In A. J. Greimas (ed.), *Du sens II*, 49–66. Paris: Seuil.
- Greimas, Algirdas Julien & Joseph Courtés. 1979. *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris: Hachette.
- Greimas, Algirdas Julien & Jacques Fontanille. 1991. *Sémiotique des passions*. Paris: Seuil.
- Rengstorf, Michael. 1976. Pour une quatrième modalité narrative. *Langages* 43. 71–77.
- Zilberberg, Claude. 1981. *Essai sur les modalités tensives*. Amsterdam: Benjamins.
- Zilberberg, Claude. 2006. *Éléments de grammaire tensive*. Limoges: PULIM.